

Je ne remercierai jamais assez mes parents de m'avoir permis d'être ce que je suis aujourd'hui et ce que j'aspire à devenir. Je sais, c'est peut-être un peu banal de dire cela ou de l'écrire, mais je le pense vraiment. En fait, je l'ai toujours pensé, et ce, depuis ma plus petite enfance ; une enfance aux souvenirs déjà si lointains, mais à jamais ancrés dans ma mémoire.

Alors, quand je vois mon père et ma mère, quand je les regarde et que sur leur visage s'affiche ce sourire éternel et communicatif malgré les épreuves qu'ils ont subies, je me dis que le jour où moi aussi, j'aurai des enfants, j'espère avoir le même courage, la même pugnacité, la même force de transmission pour chérir et aimer, pour épauler et soutenir.

Car, depuis ma naissance, ils n'ont pas cessé un instant de vouloir le meilleur pour leurs enfants. Au fil des années, ils ont tout mis en œuvre pour que ma vie (et celle de mes trois sœurs) soit la meilleure possible, au prix de sacrifices souvent démesurés. Ils l'ont fait au péril de leur vie et de leur santé, désormais si fragile.

Mais, à bien y réfléchir, il paraît que c'est dans mes racines, dans les gènes de mon peuple, que de vouloir le meilleur pour son prochain. Il paraît que la plus belle des récompenses pour une mère et un père, c'est de voir que leur enfant est devenu quelqu'un et qu'il s'est battu pour cela.

Tout au long de ma jeune existence, mes parents n'ont voulu que cela. Et, aujourd'hui encore, ils n'aspirent qu'à cela. Toute leur vie, ils ont affronté des montagnes, ils se sont retrouvés face à des murs, des portes closes. Souvent aussi, ils ont pris ces portes en pleine figure, ne sont pas parvenus à franchir ces murs ni à gravir ces montagnes. Mais ils n'ont jamais renoncé, pour nous, pour eux.

Ma vie, comme celle de mes parents et de mes sœurs, n'a pas toujours été facile, et je sais parfaitement que mon avenir et celui de mes proches ne s'annoncent pas non plus sans nuages.

C'est notre destin ; nous y sommes préparés depuis notre naissance. Certains naissent avec une cuillère en argent dans la bouche et n'ont qu'à demander pour obtenir : ce ne fut pas mon cas.

Ma vie et celle de mes racines furent, sont et resteront un éternel combat contre l'injustice et les préjugés : je suis rom, rom de Roumanie.

Je suis rom, et aujourd'hui je suis fière de l'être et de le dire. Mais cela n'a pas toujours été le cas.

Et si aujourd'hui je vis en France, pays des droits de l'homme, mon combat – mon sacerdoce –, comme celui de mes proches, est quotidien, pour gommer

notre soi-disant différence avec les autres et pour que ce texte rédigé en 1789 par les Représentants du Peuple français soit respecté à notre égard.

L'article premier le stipule bien : « *Les hommes naissent et demeurent libres et égaux en droits...* » Mais la phrase que j'ai toujours aimée et défendue depuis que je suis enfant est celle de l'article XI qui explique que « *la libre communication des pensées et des opinions est un des droits les plus précieux de l'Homme : tout Citoyen peut donc parler, écrire, imprimer librement...* »

C'est ce que j'ai toujours voulu : avoir le droit de faire les choses librement, sans contrainte. Mais, dans mon parcours, dans la vie de mes proches, je me suis rapidement aperçue que tout cela n'était que belles paroles !

Depuis près de quinze ans, je vis en France, pays d'Europe, pays sans frontières. Mais ça aussi, c'est uniquement sur le papier. Car chaque jour, je dois prouver que ma place et celle des miens sont ici, dans la patrie de Voltaire, que, depuis toutes ces années, nous sommes maintenant ici chez nous.

J'ai récemment lu quelque part que les Roms, qui de tout temps ont été chassés, étaient un peuple d'autoroutes. Alors, si c'est cela, je peux aisément dire qu'aujourd'hui mes parents ont, je l'espère, franchi le dernier péage !

De tout mon cœur, j'espère surtout qu'ils ne referont pas le chemin en sens inverse et qu'ils pourront à jamais poser définitivement leurs valises dans ce

semblant d'eldorado, atteint au terme d'un parcours semé d'embûches. Pour eux, pour le peuple rom souvent méconnu, mais tellement décrié, j'ai donc voulu raconter mon histoire pour que tout le monde comprenne que, dans nos yeux, il y a de l'amour et de l'espoir, que nous ne voulons pas être rejetés ou plaints, mais simplement compris.

Je m'appelle Anina, j'ai 22 ans, mon pays, c'est la France, mais mes racines sont à plus de 2000 kilomètres de Paris. C'est à Craiova que je suis née, dans le froid roumain du mois de janvier 1990.

En cet hiver glacial, mon pays était certainement en train de vivre la plus grande révolution de son histoire. En effet, quelques semaines plus tôt, le soulèvement du peuple roumain, excédé par tant d'injustices et de misère, opprimé par des années de dictature, avait conduit à la chute de l'ancien régime communiste et à l'exécution des époux Elena et Nicolae Ceausescu. Arrivé au pouvoir en 1965, le Conducator avait été le dernier, à « l'est » de l'Europe, à brandir la bannière du dogme, à vouloir pratiquer un nationalisme de façade qui n'a fait que renforcer son caractère xénophobe.

Pour les Roumains, la vie n'était pas facile à cette époque. Mais pour le peuple rom ou « Romani Cel » (d'où leur nom de romanichel), ce fut certainement la pire période de son existence, lui qui était arrivé d'Inde vers l'an 800 et s'était établi sur ce qui est devenu la Roumanie. Sous le régime du dictateur, notre peuple a sans cesse été bafoué, violenté et obligé de se plier aux volontés politiques. Le pouvoir en place a tout fait pour

que mes ancêtres quittent les métiers traditionnels qui étaient les leurs depuis des siècles, des métiers aussi divers que forgeron, chaudronnier, vannier, briquetier, menuisier... D'autres, et ce, depuis la nuit des temps, étaient plus orientés vers l'artistique et se produisaient comme musiciens, danseurs folkloriques, dresseurs de serpents ou d'ours. Les femmes étaient pour la plupart cartomanciennes, voyantes ou blanchisseuses et s'occupaient des enfants. Mais le régime communiste roumain, cette République prétendument populaire, a forcé ces femmes et ces hommes à travailler dans les fermes d'Etat, comme de véritables esclaves. Je pèse mes mots quand je dis « esclaves ».

Dans cette politique répressive instaurée dans mon pays, Ceausescu avait aussi prôné la sédentarisation forcée en logeant les Roms dans de vieilles maisons, faites de bric et de broc et construites en périphérie des villes.

C'est dans un de ces quartiers, situé dans la proche banlieue Ouest de Craiova, que vivait ma famille. Je n'ai évidemment que de maigres souvenirs des lieux tels qu'ils étaient à l'époque, mais je me souviens très bien que nous étions tous réunis dans la maison de Boana, mon grand-père paternel.

Ma grand-mère s'appelait Cijmarita. Dans cette petite bâtisse, que mon grand-père avait construite lui-même, vivaient aussi mes parents, ma grande sœur Anita, Maria ma petite sœur, mon oncle Gari avec sa femme Carmena, et leurs enfants, Tibi, les jumelles Nori et Meri, et le petit dernier, Boana.

Mon oncle Vasile, l'aîné des fils, habitait dans une extension accolée à la maison de mon grand-père avec sa femme Ministra, leurs filles Ancuta, Citadela, Pamela et leur fils Tibi. Et nous étions toujours ensemble.

Tous les Roms vivent ainsi, en famille, soudés, unis. C'est une tradition.

Dans nos logements, il y a souvent une pièce centrale, où les enfants, puis les parents, prennent leur repas quand il y a quelque chose à manger. Puis, autour de cette pièce, on trouve plusieurs petites chambres, où dorment les fratries.

Traditionnellement, les fils de la famille restent au domicile et aident les parents aussi bien financièrement que dans les tâches quotidiennes, alors que les filles partent habiter chez leur mari, dans une autre maison qui n'est jamais très loin.

C'est ainsi que se constituent les quartiers roms, où tout le monde se connaît, où dans chaque logement se trouve un cousin, une tante, un demi-frère...

Toutes les études et autres observations faites par les rares organisations à s'intéresser à notre peuple relèvent souvent que, dans ces quartiers où nous sommes tolérés, le premier sujet d'inquiétude, avec l'insalubrité, est le surpeuplement.

En effet, certaines familles doivent, parce qu'elles n'ont pas le choix, vivre entassées à quinze ou vingt dans une ou deux pièces. Evidemment, la cohabitation est souvent difficile, l'intimité n'existe pas, et, malheureusement, la promiscuité pousse aux mariages

consanguins dans certaines familles. Nous n'avons, par bonheur, pas vécu cela.

Mais pour ce qui est de l'insalubrité, en revanche, nous étions servis ! Comme les autres familles du quartier Fata Luncii où nous habitons. C'était un regroupement de petites habitations faites de ciment, de briques, une succession de bâtiments de bois, de tôles, de divers matériaux de récupération. Toutes ces maisons s'alignaient plus ou moins bien dans le paysage, se succédant tout au long de la rue Hanul Rosu, une rue en pierre, pleine de trous et difficilement praticable en voiture, surtout en hiver.

L'été, c'était la poussière qui nous envahissait, la poussière et les odeurs du grand champ voisin qui servait à entreposer tous les déchets de la ville. Là, il y avait comme une fumée, un semblant de brouillard planant en permanence sur cette décharge qui servait de terrain de jeux à certains enfants du quartier.

Mais cette décharge à ciel ouvert était surtout source de trouvailles pour les plus démunis d'entre nous. Beaucoup y passaient leur journée à scruter les tas d'immondices, à fouiller, à déterrer, afin de trouver quelque chose qui pourrait être utile.

C'était le quartier de mon enfance, où je suis née, où j'ai vécu. Là se trouvait donc notre maison de famille ; une maison au sol en terre battue, un abri sans eau courante, sans sanitaires, sans assainissement, à l'électricité précaire, plus ou moins bricolée par les hommes.

Dans ce quartier où vivent toujours les Roms de Craiova, pas un toit n'est étanche. Partout, les tuiles et les tôles sont abîmées et laissent passer la pluie, la neige, le vent. Les murs des maisons ne sont pas non plus aux normes en termes d'isolation.

Autrement dit, nous éprouvions les morsures des saisons : la pluie à l'automne, la chaleur suffocante l'été, mais surtout le froid glacial avec un thermomètre descendant largement en dessous de zéro l'hiver causaient des dégâts sur notre santé.

On ne vit pas vieux dans un camp rom. Les études montrent qu'aujourd'hui encore, l'espérance de vie est de dix à quinze ans moins élevée qu'ailleurs ! Au siècle dernier, à Fata Lucii, comme dans tous les campements d'Europe centrale et de l'Est, ce devait être encore bien pire.

Mes grands-parents, qui étaient à l'époque parmi les « plus riches » de la rue, disposaient d'une maison ayant pour seul confort une cheminée et de grands tapis posés à même la terre battue. Mais chez eux non plus, il n'y avait pas d'eau. L'eau, ma mère allait la chercher à des centaines de mètres de là, près de la civilisation qui faisait tout pour ne pas nous en donner une goutte.

Et, malgré mon jeune âge à l'époque, je me souviens encore de ma maman et d'une de mes tantes revenant de la ville, frigorifiées, portant des blocs de glace qu'elles faisaient ensuite fondre dans de grands chaudrons noirs posés sur un feu de bois. Ensuite, nous pouvions nous laver dans des bassines très larges.